

## ***BERNIS : UN HONNETE HOMME AU POUVOIR***

Emmanuel LE ROY LADURIE  
**FIGARO LITTERAIRE –**  
29/09/2000

« La morale douce et relaxée (laxiste, dirions-nous) se ridiculise en même temps que le prêtre « mou » qui la prêche ; un homme du monde par contre, aime qu'on lui inculque, en chaire, une morale sévère ; il écoute avidement, avec admiration, le prédicateur « dur » qui la préconise... et il n'en fait ensuite qu'à sa tête, à sa guise », en violant éventuellement cette morale trop rude, notamment quant à la vie sexuelle.

Cette phrase de La Bruyère que nous transcrivons ici en « l'accommodant », c'est le cardinal de Bernis « tout craché ». Il a toujours manifesté la foi religieuse et catholique la plus vive, quoique parfaitement tolérante, mais il a, par moments, collectionné les maîtresses. Homme du monde en cela, et même du meilleur monde, pour la noble naissance à tout le moins, car pour le reste son lignage languedocien était fort désargenté.

Jean-Marie Rouart<sup>1</sup>, dans un bon livre, a dépeint la vie quelque peu dissolue du personnage, amateur de jolies nonnes vénitiennes. Jean-Paul Desprat, par contre, dans la substantielle biographie qu'il consacre ces temps-ci à l'aimable prélat, décrit en lui l'homme d'État très parisien et versaillais, le ministre de Louis XV, le politicien au meilleur sens du terme, même si un zeste de tendresse et d'humanité empêchait Bernis de mener purement et simplement l'existence très réussie d'un grand carnassier des cours et des alcôves. Notre « échappé de Languedoc » n'avait pas, tant s'en faut, l'effrayante santé morale des ambitieux.

L'enfance « bernisienne », telle qu'évoquée initialement par Desprat, n'est du reste pas le meilleur du livre. Présenter le Vivarais natal de notre aristocrate comme un pays misérable, encore marqué par les désastres du grand hiver de 1709 (Bernis naît en 1715), c'est rabaisser gratuitement une paysannerie « sudiste » dont le niveau de vie s'avérait modeste certes mais qui demeurait digne et travailleuse. D'une façon générale, l'admirable croissance économique du XVIII<sup>e</sup> siècle français, les « Soixante-Dix Glorieuses » de Louis XV et Louis XVI, jusque vers 1785, ne sont guère évoquées dans l'ouvrage, du moins pour les années certes difficiles de la guerre de Sept Ans, terminée en 1763, au cours desquelles la politique marche mal, sans que cesse pour autant la prospérité des affaires.

Mais le grand mérite de Desprat, c'est surtout d'avoir brillamment décrit les aspects gouvernementaux, diplomatiques et militaires de ce septennat guerrier essentiel, à partir de 1756, en quoi s'inscrit la carrière de Bernis comme homme de pouvoir ; cependant que la France, vaincue en Amérique, passe du statut de superpuissance maritime mondiale à celui de simple grande puissance essentiellement européenne et continentale, puisque aussi bien l'Inde et le Canada sont désormais perdus.

Bernis, à ce point de vue, est typiquement un personnage de transition, avec tous les inconvénients que cela implique. On connaît la définition classique de la transition en langue anglaise : « And now to something entirely différent » (et maintenant passons à quelque chose

---

<sup>1</sup> Bernis, le cardinal des plaisirs de Jean-Marie Rouart, qui vient de paraître en Folio/Gallimard, incarne toutes les contradictions de son époque : il est dissipé et fidèle, voluptueux et soucieux de ses devoirs, homme d'État et homme de plaisirs. Ces brillantes facettes ont nourri sa légende.

d'entièrement différent). Le problème effectivement est de faire le grand écart pour transiter tautologiquement d'une phase à la suivante ; le malheureux Bernis, un très brave type au fond, n'y a pas entièrement réussi.

En 1756, notre homme se tient encore dans le prolongement logique de la grande politique « de droite » de Louis XV et du comte d'Argenson que, du reste, il n'aime guère : on persécute les jansénistes, on donne beaucoup de pouvoirs à leurs ennemis jésuites et puis, en politique extérieure, c'est le moment du tout-catholique (1756, encore). Il est vrai que Louis XV n'a guère le choix : la Prusse est puissance montante avec Frédéric II, après lequel il y a aura Bismarck et, ô horreur, Hitler.

L'excellent Bernis a eu l'immense mérite de comprendre ce péril naissant, ce qui n'enlève rien bien sûr à la performance géniale de Frédéric II, sorte de Louis XIV homosexuel et athée, grâce à quoi ce souverain bénéficiait de l'amitié de nos philosophes, Voltaire en tête. Et puis l'Angleterre apparaît comme l'autre puissance triomphante, à ce moment, et plus tard : les Yankees anglophones encore sujets du roi londonien (pas pour bien longtemps) font pression sur notre malheureux Québec francophone, auquel ils vont bientôt tordre le cou. Et donc Louis XV n'a rien trouvé de mieux pour parer à ce double danger que de s'allier avec l'ennemi héréditaire d'autrefois, en l'occurrence l'Autriche de l'impératrice Marie-Thérèse : c'est le fameux renversement des alliances de 1756 dont Bernis, protégé de la Pompadour, homme arrivé grâce aux femmes, est le protagoniste par excellence, choyé et soutenu par le monarque de Versailles.

Alors, un fieffé réactionnaire, notre Bernis, un ultracatholique, bigot, propapiste parce que proautrichien ? Mais non, vous n'y êtes pas : à peine installé dans les structures gouvernementales, devenu ministre, presque premier ministre et bientôt cardinal, Bernis va retourner sa veste ou plutôt sa soutane et il va se montrer le champion de la paix à tout prix, car il a très vite compris que la guerre qu'on dénommera de « Sept Ans » doit être dès le commencement considérée comme perdue. Bernis devient ainsi néo-pacifiste et, du coup, il ne tarde point à être disgracié par Louis XV au bout de quelques saisons ministérielles. Il laissera à son ami-ennemi Choiseul le soin et la charge de perdre la fameuse guerre septennale, une charge dont Choiseul incidemment se tirera de la manière la plus talentueuse...

Ajoutons que Bernis, lors d'une future ambassade à Rome, se fera l'intelligent défenseur de la tolérance en faveur des jansénistes ; défenseur aussi, sous la Révolution, d'une position modérée et même critique vis-à-vis des émigrés français d'extrême droite, trop excités à son goût. Bref, Bernis fait figure de centriste méridional comme les pays d'Oc en ont produit quelques-uns, cardinaux eux aussi, notamment Dubois et Fleury, lors des débuts du règne de Louis XV.

Et puis on se réglera dans ce livre en lisant quelques jolis textes « bernisiens » sur l'apathie du chef de l'État... en 1756-1757 : « Le roi s'endort, il est dans les bras de Morphée, ce qui se passe dans son royaume ne paraît pas le regarder... il ne dit pas un mot qui annonce une volonté ferme et décidée... il n'y a pas d'exemple qu'on joue si gros jeu avec la même indifférence que si l'on jouait une partie de quadrille... »

- Le Cardinal de Bernis 1715-1794 de Jean-Paul Desprat Perrin, 165 F.

---



Le cardinal de Bernis : un défenseur de la  
tolérance.  
(DR.)

---